

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 63 (1918)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: A.S. / F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Nous avons déjà eu l'occasion de parler ici d'une *collection* littéraire de guerre : les *Cahiers belges* que publie un éditeur belge, transplanté de Bruxelles à Paris, M. Van Oest.

Le *cahier* dont nous venons de parcourir les pages porte comme titre : *Le soldat belge peint par lui-même* (1). N'en déplaise à M. Henri Davignon, ce titre ne répond nullement à la vérité. Son livre n'est aucunement une peinture du soldat belge, et n'est aucunement fait par ce soldat lui-même. Non point que je nie l'authenticité des textes publiés par l'auteur. Je les tiens pour absolument véridiques en leur origine. Mais ces textes, c'est de la littérature. Et ce n'est pas dans un concours littéraire, fut-il organisé par les *British Gifts for Belgian Soldiers*, que l'on peut espérer découvrir la notation simple, vraie, dépourvue de toute emphase, de tout désir de parer faits et sentiments, la notation intime de l'âme, du caractère et de la vie du soldat. N'allez pas croire surtout que, pour moi, rien n'est sincère dans ces lettres, dans ces « compositions » — ainsi les appelle lui-même M. Davignon — et dans ces vers. Loin de moi cette pensée. Mais à choisir, je crois que les vers, dans cet ensemble, sont encore ce qui correspond le mieux à l'état d'âme vrai de celui qui les écrit, au moment où il les écrit. Il y a présomption qu'ils aient jailli d'une exaltation de l'idée, de la sensibilité dont ils sont un reflet.

Sans vouloir donc considérer ces extraits de concours comme capables de nous peindre en aucune mesure le soldat belge tel qu'il est dans sa moyenne, dans sa masse, tel qu'il doit se voir lui-même, lisons-les avec tout l'intérêt qu'ils méritent. Ils nous étonneront quelque peu. Ce ne sont pas des écrivains de profession, des poètes connus, des artistes renommés qui ont envoyé leurs pages au jury de Londres. Et cependant, que de jolies choses, quelles fines notations, quelles admirables évocations nous y rencontrons. Si M. Davignon avait eu pour but de nous prouver que, dans l'armée belge, il y a beaucoup de simples soldats à la sensibilité délicate, exquise, qu'il en est d'observateurs subtils, qu'il est des conteurs à l'ironie légère et narquoise, qu'il est des poètes à l'âme grande, à l'expression puissante et tragique, s'il avait voulu nous révéler ce côté inattendu de la tranchée des Flandres, il y aurait parfaitement réussi.

* * *

Dans cette même collection des *Cahiers belges*, une étude sur *Jules Renkin et la conquête africaine* (2). Trop sommaire à notre gré. Le sujet était curieux et se prêtait à un développement intéressant. M. Renkin est un type. Il fait figure dans le ministère de Belgique. Il fera figure dans l'histoire générale de la colonisation, et belle figure, soyez-en certains. Son portrait valait d'être poussé un peu ; son passé politique et colonial d'être conté plus en détail. Quant à l'effort extraordinaire accompli par la Belgique sous l'Equateur, il mérite d'être étudié aussi complètement que possible. Evidemment l'auteur n'a voulu que donner ici la trame d'un ouvrage à exécuter ultérieurement. Et il faudra sans doute des livres pour faire ce récit et montrer au monde comment une Belgique chassée

de chez elle par l'invasion, réalise, grâce à un miracle d'énergie, la conquête de territoires six fois plus grands qu'elle-même ! Et comment elle parvient encore à aider largement Anglais et Français dans leur guerre africaine, à les aider si largement que les uns et les autres lui attribuent une part des plus considérables dans la coopérations de tous.

Tel quel, le résumé si bref de Miles est intéressant : c'est une préparation à l'étude à faire et elle fait bien ressortir l'évolution qui s'est opérée dans l'esprit du peuple belge en général, au cours et par suite de la guerre : développement de ses aspirations nationales.

* * *

Nous revenons à la guerre européenne avec la pièce de 75 que nous présentait M. Paul Lintier sous ce titre un peu singulier : *Le Tube 1233* (3). Ce livre — malheureusement posthume : l'auteur a été tué au feu tandis qu'il en écrivait la dernière page inachevée — ce livre incomplet, manquant de la mise au point final, est le digne pendant de *Ma pièce* que connaissent sans doute les lecteurs de la *Revue militaire suisse*. Dans l'un et l'autre M. Lintier avait mis toute cette vérité, toute cette objectivité, toute cette vie qui nous passionnent, nous emportent, nous retiennent invinciblement. « C'est cela ! » diront tous ceux qui ont partagé une existence semblable à celle des artilleurs avec qui M. Lintier nous fait marcher en colonne, pour quelques jours au cantonnement, passer surtout de longues semaines au feu, peiner, manger, craindre, dormir, espérer, admirer, raisonner, souffrir et mourir. C'est cela. Sans mots inutiles, sans phraséologie vaine, avec la simplicité la plus sincère, la plus grande, ce chef de pièce nous dit admirablement cette existence du canonnier qui se confond dans l'existence de tout le personnel servant la pièce, de « la pièce ». Ah ! voilà qui nous peint bien la succession des jours à la guerre : jours de calme, jours de travail, jours de peines et d'efforts sans fin, jours d'angoisse aussi et jours de mort. A ceux qui veulent se rendre compte de ce que valent les armées de front, de ce que sont les hommes au front, de de qu'ils y font, y sentent, y vivent, ceci est un des rares livres que je puisse recommander pour l'exactitude, l'entière vérité, la vérité de l'impression qui s'en dégage. Parmi les centaines d'œuvres publiées sur la guerre, il n'en est pas dix dont je pourrais parler ainsi, sans restriction... et j'ai eu l'occasion déjà de vous dire ce que je pense des autres, de tous les autres qui sonnent creux, qui sonnent faux ou qui sentent mauvais. Ici, pas d'exagération, ni en bien ni en mal. Les « bonshommes » sont là-devant vous qui agissent, qui parlent, qui pensent — car souvent ils pensent tout haut ceux que de longs mois de bataille ont unis dans l'intimité d'« une pièce » ou d'une escouade. Et sont-ils profondément émouvants, soit qu'ils jouent en toute simplicité, en toute honnêteté leur rude rôle de chaque jour dans l'énorme tragédie internationale, soit qu'ils nous dévoilent secrètement, tout bas, dans l'ombre, un drame bien plus passionnant pour eux, un drame qui se dénoue dans leur cœur. Il faut lire le chapitre qui s'intitule « Paroles dans la nuit ». Quelle poignante émotion, sous forme contenue et discrète, dans ces lignes troublantes.

...« Je n'apercevais dans la nuit qu'un canon de fusil et un béret. La colonne ne repartait pas. On ne sait quels mulets...

— Et où vas-tu par là ? me demanda l'alpin.

— Ravitailler nos batteries. Et toi ?

— Moi, je vais au Linge.

— Alors, si tu vas là-haut...

L'homme semblait réfléchir, immobile, appuyé sur son fusil, près de moi, dans l'ombre. Il ajouta :

— Oui, je vais là-haut ! Et je n'en redescendrai pas...

L'homme soupira péniblement, comme si sa poitrine, pour prendre le souffle, soulevait un poids énorme.

— Non. Quand on veut, on ne revient pas...

— Tu ne me connais pas... tu ne peux même pas me voir. Il fait si sombre ce soir... Alors, je peux bien te raconter. C'est comme si je pensais tout haut... »

Et puis, c'est la confession, à voix basse, dans l'obscurité, de ce chasseur inconnu, qu'il ne reverra plus. Et puis la colonne se remet en marche, et Lintier avant de partir veut consoler, encourager ce misérable, mais...

Toujours appuyé sur son fusil au milieu du chemin, l'alpin ne bougeait pas plus qu'une statue. Il ne m'entendait pas. Du doigt je lui touchai l'épaule. Il sursauta comme quelqu'un qui s'éveille :

— Ah ! oui. Tu t'en vas !... Bonne nuit, artilleur !

Mais pourquoi vous ai-je cité cette page ? — des lignes de cette page. — Une parmi toutes qui sont belles, qui sont vraies, dans ce bon livre.

* * *

En voici un autre encore, d'allure toute différente, qui n'est pas un récit, qui n'est pas un carnet de guerre, et qui cependant nous parle de l'*officier et du soldat français* (4). Et qui en parle comme je vous ai dit plus d'une fois que j'aime qu'il soit fait, avec justice, avec vérité, sans exagérations théâtrales, avec l'admiration raisonnée et pondérée, mais durable, qu'ils méritent. Ah ! il en parle bien, le capitaine Z... ; il dit bien ce qu'ils sont, ce qu'il faut qu'ils soient tous ces gens qui tiennent dans leurs tranchées, par tous les temps, sous toutes les rafales d'eau, de vent, de gaz, de fer ou de feu ; qui y luttent et s'exposent, jour et nuit, d'heure en heure, non pas par plaisir — comme d'aucuns osent l'écrire, — mais parce qu'il faut bien, parce que c'est le service, parce qu'ils sont soldats, parce que le soldat doit faire ce que commande le chef pour défendre le pays, les parents, les enfants, la femme.

Bien sûr, ils sont plus beaux ainsi, parce que plus vrais, parce que n'agissant sous l'empire d'aucune ivresse, d'aucune inconscience, sachant parfaitement et se rendant bien compte que leur vie est pénible, que le danger les guette sans cesse, mais accomplissant quand même la tâche, parfois écrasante, toujours éreintante, jamais achevée. Ah ! qu'ils sont éloignés de toutes les légendes ridicules mises en circulation par de malencontreux fantaisistes. Légendes contre lesquelles proteste aussi le capitaine Z...

Car il ne met pas sa plume en poche, le capitaine Z... s'il est permis d'ainsi dire. Elle court, sa plume, alerte, sèche, quelquefois coupante. Aussi arrive-t-il que certains soient égratignés un peu rudement au passage. Mais qu'importe, s'ils le méritent.

Ce livre est à lire. Il renseigne. Il enseigne. Il dissipe des erreurs, il renverse des fausses images. Il dresse des portraits en pied nets, précis, bien découpés. Et ces portraits sont souvent des modèles. En quoi le livre peut aussi être utile comme guide à l'éducateur, à l'instructeur, à l'officier. Quand vous l'aurez lu vous me direz que

l'auteur est terriblement exigeant, que... Eh ! oui. Mais il vous répondra, et ce sera justifié, que c'est la guerre qui est exigeante, que pour la pouvoir mener à bonne fin, il faut qu'un pays ait l'armée qu'il décrit, le soldat qu'il dessine, les sous-officiers et les officiers qu'il souhaite.

Si l'on voulait taquiner un peu l'auteur on pourrait évidemment lui demander des éclaircissements sur certaines phrases dont le sens n'est pas assez dégagé, lui soumettre peut-être même des passages où apparaît quelque contradiction, lui demander de supprimer quelques pages (artillerie — cavalerie, par exemple) qui sonnent moins net et assourdissent un peu le timbre général si clair et si vibrant de l'ensemble. Mais il ne s'agit là que de détails. Et ils se fondent dans l'impression excellente, franche, virile, qui se dégage de toute l'œuvre.

Deux livres vrais sur la guerre, deux à la fois !...

Janvier 1918.

A. ST.

(1) *Le soldat belge peint par lui-même*, par Henri Davignon. (Les Cahiers belges.) — Van Oest et C^{ie}, éditeurs. Bruxelles et Paris. Prix 60 cent.

(2) *Jules Renkin et la conquête africaine*, par Miles. (Les Cahiers belges.) Van Oest et C^{ie}, éditeurs. Bruxelles et Paris. Prix, 60 cent.

(3) *Le tube 1233. Souvenirs d'un chef de pièce*, par Paul Lintier. — Plon-Nourrit, éditeurs, rue Garancière, Paris. Volume in-16. Prix, 3 fr. 50.

(4) *L'officier et le soldat français*, par le capitaine Z. — Nouvelle librairie nationale, rue de Médicis, 11, Paris. Un volume in-16. Prix, 3 fr. 50.



L'Armée de 1917, par le capitaine Z..., un vol. in-16°, Payot et C^{ie}, Paris, 1918. Prix : 4 fr.

« Mon étude de *L'Armée de 1917*, dit le capitaine Z... dans la préface de son nouveau livre, est faite d'après les expériences de 1914, 1915 et 1916.

« J'aurai peu de chose à modifier à mon précédent ouvrage : *L'Armée de la guerre*. Les deux volumes se complètent : le sujet est tellement vaste que l'on découvre chaque jour des vérités à dire. Et pour être vainqueurs il faut nous plonger chaque jour davantage dans la réalité.

« Il n'y a qu'un péché intellectuel, c'est l'évasion hors de la réalité, qui amène les prévisions imbéciles, les échecs obligés, et parfois la chute finale. »

Ces lignes résument l'esprit et l'intention du volume. Dans l'exécution et dans le détail, on trouve à chaque instant des indications dont nos officiers de tous grades feront leur profit. Ils pourront considérer le volume du capitaine Z... comme un de ceux où l'on puise pour la préparation pratique à la guerre. En voici un exemple pris, au hasard, entre une foule d'autres :

« On dit qu'au combat on ne comprend rien à ce qui se passe. C'est que souvent les gens chargés de voir clair ne cherchent pas

assez à se rendre compte des éléments de la situation. Un troupier, bien entendu, et même un chef de section n'ont qu'à marcher dans la direction qu'on leur indique. Mais aux échelons supérieurs, et en particulier chez le chef de bataillon, on doit être au courant de tout ce qui se trafique sur un front d'une largeur triple de celle que l'on occupe.

Il faut pour cela former d'excellentes équipes de cyclistes, coureurs, signaleurs. Et c'est le travail d'un chef de bataillon au repos de préparer minutieusement et faire exécuter avec soin des exercices qui sans fatiguer les hommes, leur enseignent toutes les formes de la guerre et la nécessité d'une liaison incessante. Dans un bon bataillon, le chef de section n'attend pas qu'on lui demande le renseignement : il signale tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il fait, car il n'ignore pas que son chef est impitoyable là-dessus. »

La Grande guerre sur le front d'occident. II. Liège, Mulhouse, Sarrebourg, Morhange, par le général Palat (Pierre Lehautcourt), avec trois cartes. Un vol., gr. in-8.— Chapelot, édit., prix 5 fr.

Dans ce deuxième volume de la *Grande guerre sur le front d'occident*, le général Palat aborde la critique et la discussion des résolutions du haut commandement français. Il ne peut être encore question d'étendre cette étude aux résolutions de l'état-major impérial. La documentation allemande, même d'apparence officielle, manque trop de précision pour l'autoriser. Il est prudent de suspendre des jugements. Tandis que du côté allié si l'on n'est pas complètement renseigné, tant s'en faut, on l'est assez pour tenter une critique provisoire. L'ouvrage paraît bien avoir été conçu dans cet esprit et sous cette réserve.

Le général Palat étudie successivement, — l'armée allemande remplissant en quelque sorte la fonction d'un ennemi marqué, — la couverture, la mobilisation, le plan d'opération, la concentration et les premières opérations alliée sous Liège, en Alsace et dans les Vosges.

Tout ce début lui paraît avoir été faussé par une insuffisante appréciation des intentions probables de l'ennemi. Dans la préparation initiale des opérations, on ne semble pas avoir attaché une importance suffisante aux indices cependant clairs d'une attaque décisive de l'armée allemande par la Belgique, voire par la rive gauche de la Meuse. Alors même qu'une variante de la concentration primitive soit intervenue promptement pour répondre aux faits nouveaux, cette promptitude n'a pu surmonter entièrement les difficultés inséparables de toute modification d'un plan de concentration en voie d'exécution. La gauche alliée s'est révélée quand même trop faible devant la droite impériale.

Simultanément, la droite française, quoique consommant d'importants effectifs d'infanterie, ne restait pas en état de mener les offensives dont elle était chargée avec des perspectives suffisantes de succès. D'ailleurs, certaines de ces offensives, plus spécialement celle du 7^e corps d'armée, pendant la période de concentration, ne paraissent pas avoir été des conceptions heureuses. Elles étaient de nature à affaiblir l'armée sans une compensation de résultats proportionnels aux risques.

Aussi bien, la question des effectifs d'infanterie n'aurait-elle pas

du être séparée de celle du matériel de combat. Les rapports de l'effectif au matériel n'ont pas été sérieusement étudiés pendant la préparation de la guerre. De là la proportion trop faible des mitrailleuses, avec l'aggravation d'une instruction rudimentaire des mitrailleurs et la quasi inexistence d'une artillerie lourde. On peut incriminer de même la médiocrité du service de l'aviation pendant les premières semaines de la campagne.

Ces insuffisances, le général Palat y revient en exposant les offensives des 1^{re} et 2^e armées en Alsace et en Lorraine. Elles expliquent en partie les échecs essuyés. Il est d'ailleurs douteux que l'idée même de ces offensives cadrât avec les exigences de la situation générale. L'auteur aurait préféré simplement une défense active qui fut de nature à tenir l'ennemi en haleine, et à ne pas lui permettre de dégarnir un front, d'ailleurs très fort, au bénéfice du centre ou de l'aile marchante de sa longue ligne.

F. F.

Indicateur militaire pratique pour distinguer rapidement les différentes armes du nouvel uniforme suisse, accompagné d'insignes spéciaux. — Edition Elys, Yverdon.

Ce titre est celui d'une petite plaquette de quatre pages qui rend l'utile service de reproduire, en couleurs, les insignes de grades, d'armes, de fonctions dont le choix a accompagné l'adoption de la nouvelle tenue de l'armée fédérale. La division du travail nécessitée par la guerre scientifique les a multipliés à l'infini. Un graphique détaillé n'est pas de trop pour permettre de se retrouver dans cet abondant fouilli de passementerie. Il n'est pas jusqu'au dentiste militaire qu'une molaire sur l'avant-bras ne signale à l'attention de ses patients.

La livraison d'avril 1918 de la *Bibliothèque universelle* et *Revue suisse*, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants :

R. Comtesse, ancien conseiller fédéral, *Ce que doit être notre économie politique*. (Quelques mots de réponse au Dr Laur). — Eden Phillpotts, *La ferme de la Dague*, roman. — Dr H. Joliat, *Pour un canton du Jura* (seconde et dernière partie). — M^{me} Emile Ollivier, *La vie d'Emile Ollivier* (seconde et dernière partie). — Maurice Gauchez, *Ils tenaient*, poème. — F. Sturge-Moore, *Soldats-poètes* (troisième partie). — Charles Gos, *Gladys*, nouvelle (seconde partie). — Louis Courthion, *A propos de nationalisation hôtelière*. — P.-V. Gerber, *Le calendrier universel et invariable*. — *Chroniques anglaise, russe, allemande, scientifique, politique et Suisse romande*.